

NOTES DE LECTURE

Mohammed Brahim Salhi, *Algérie : Citoyenneté et Identité*, Tizi-Ouzou, Editions Achab, 2010, 311 p.

Mohamed Brahim Salhi nous propose dans la suite de ses travaux¹ un nouvel ouvrage consacré aux rapports entre citoyenneté et identité en Algérie. Cette publication constitue en fait une synthèse de diverses contributions déjà publiées par l'auteur, certaines dans *Insaniyat*², fruits d'un travail de recherche, mené durant une vingtaine d'années. Ahmed Mahiou souligne dans la préface l'utilité de l'ouvrage, rendant ainsi hommage aux qualités d'observation, d'analyse et d'objectivité de l'auteur.

S'appuyant sur une méthode socio-historique, l'auteur repense deux notions liées l'une à l'autre : la "citoyenneté" et l'"identité". L'émergence de la première est en rapport direct avec la modernité pensée comme "vision du monde" et avec la modernisation comme étant une "action sur le monde". L'auteur montre que c'est dans l'opposition au colonialisme que les Algériens se sont appropriés les instruments universels de la modernité.

L'investigation de l'espace public par la constitution des partis et mouvements politiques et la revendication des Droits de l'homme et du citoyen étaient en rapport avec le contexte de la colonisation. Sachant que « *la quête de la modernité n'a pas toujours signifié rupture avec les valeurs de la société* », il est difficile de déterminer si la modernité représentait un objectif politico-social ou simplement une tactique de circonstance. Il convient, toutefois, de souligner que l'appropriation de l'héritage républicain et jacobin par le Mouvement national algérien reste un fait historique incontestable.

¹ Parmi les travaux de l'auteur, on peut citer quelques uns :

- *La tariqa rahmania*, HCA, Alger 2008.

- *Algérie*, Editions ACHAB 2010.

² Voir les articles suivant :

- *Modernisation et retraditionalisation à travers les champs associatif et politique : le cas de la Kabylie*, Insaniyat N° 08 (Mai – Août 1999).

- *La presse à la conquête du village : note sur la diffusion d'Alger républicain en Kabylie (1954-1955)*, Insaniyat N° 10 (Janvier-Avril 2000).

- *Élément pour une réflexion sur les styles religieux dans l'Algérie d'aujourd'hui*, Insaniyat N° 11 (Mai – Août 2000).

- *Société et religion en Algérie au XX^e siècle : le réformisme ibadhite, entre modernisation et conservation*, Insaniyat N° 31 (Janvier-Mars 2006).

La construction de la citoyenneté pose deux grandes questions, l'une liée au " sentiment " d'appartenance (l'identité) et l'autre aux conflits politico-identitaires. La citoyenneté se compose et se recompose par les conflits qui constituent des « *moments intenses de recomposition de la citoyenneté* ». A partir d'une réflexion sur les conflits que le pays connaissait depuis le milieu du siècle dernier, l'auteur développe ses idées concernant les processus de la construction de la citoyenneté.

L'objectif de M. B. Salhi est de montrer l'importance primordiale du contexte historique dans l'émergence de la citoyenneté et des conditions de son exercice. Dans ce processus historique, apparaissent les revendications distinctes ou même complémentaires, visant une citoyenneté complète. Celles-ci se déclinent en quatre moments :

- La revendication culturelle berbère en 1980 et en 2001 visait la réhabilitation des diversités culturelles et espérait à une « *citoyenneté pleine* ». La fin du 20^{ème} siècle en Algérie est donc caractérisée par le retour du local et la réinvention de " *l'Aarch* " comme sorte de modèle de substitution à « *l'Etat-Providence qui assure des droits sociaux sans garantir les libertés et les droits à la diversité* ».

- La revendication féminine révèle que rien ou si peu est fait pour sortir les femmes de leur état de mineures perpétuelles, alors même que - contradiction suprême - la Constitution est censée en faire l'égale de l'homme. Il est évident selon l'auteur que la Guerre de libération leur a permis de prendre de la visibilité, alors que jusque-là elles étaient socialement recluses et politiquement invisibles. La visibilité concorde avec une avancée relative des femmes dans la construction de la citoyenneté.

La Guerre a " imposé " aux adhérents l'usage de la notion de " frère ". Burhan Ghalioun précise que cet usage a une connotation religieuse, comme si la religion est seule capable de garantir l'unité et l'appartenance à la collectivité par le " pacte religieux ". La notion s'adapte donc à l'espace communautaire et non pas à l'espace sociétal³.

- La revendication islamiste en 1988, quant à elle, n'est nullement bénéfique. Au contraire, elle « *bat en brèche les quelques avancées citoyennes* ». Toutefois, elle est présentée par l'auteur comme " révélatrice " des ambiguïtés historiques de l'Algérie, une ambiguïté contenant deux âges incompatibles : l'âge de la " fraternité " et l'âge du " pacte national ".

³ Ghalioun, Burhan, *Islam et politique: La modernité trahie*, Alger, Casbah Editions, 1997. 253 p.

- La revendication de l'espace par l'émergence de la société civile avec notamment la tentative de structuration du champ associatif est le fruit de l'ouverture politique (le pluralisme politique) dû aux événements de 1988. Mais on constate que le pouvoir politique face à ce champ est partagé entre vouloir "jouer le jeu démocratique" d'un côté, et vouloir « *garder le contrôle* » d'un autre côté. La conséquence dans ce cas est le retrait de la culture associative ainsi que l'absence de la notion de médiation ou de déficit des médiations dans un espace où les frontières sont imprécises.

L'auteur s'interroge également sur la possibilité de fabriquer de la citoyenneté dans la communauté permettant le retour du local soit à travers les contestations kabyles, soit par les contestations religieuses. La réponse à cette question est que les revendications des islamistes ne sont pas très différentes de celles des berbéristes, car toutes les deux s'opposent à l'essence même de la citoyenneté. Selon l'auteur, « *cela se produit quand des crispations identitaires se traduisent par le recours à des "primordialismes" de type linguistique et/ou religieux et à des modes concrets de contestation et d'identification (type de territorialité entre autres). La reconstruction se fonde alors sur la remobilisation des communautés qui peut être contraignante pour les individus et qui obère l'altérité, c'est-à-dire qui laisse sans réponse la question du vivre ensemble dans la liberté et la différence* ».

Le déficit des deux "antagonistes" s'explique par le repli sur soi (l'identité imaginée), un repli géographique (territorial), linguistique et religieux favorisant par cela le communautarisme et mettant en péril le multiculturalisme (l'identité vécue). Celui-ci est le fruit d'un long processus de métissage et de brassage entre la culture arabe et la culture tamazight, engendrant, en conséquence, une "identité nouvelle" relevant du domaine de "l'impensable" à cause de la persistance d'une culture dominante optant pour le retranchement sous forme de "fronts" ("*Jabhat*"). Alors même que les questions « *comment être soi ? A partir de quels éléments se définit l'appartenance ?* » doivent être posées en critiquant ce qu'on pense être. Faire "table rase" d'une situation première nous semble nécessaire pour acquérir un savoir vivre ensemble et un savoir être. Mais en absence de cette prédisposition « *les contestations se figent dans un rituel de confrontation-répression* ».

La conclusion de l'auteur semble être loin d'être pessimiste, il s'agit selon lui d'une "situation transitoire" dans l'histoire de l'Algérie et qu'il serait possible d'espérer voir aboutir à un nouveau "pacte social". L'auteur nuance cependant, sa pensée en concluant « *pour l'heure, les horizons, s'ils ne paraissent pas totalement bouchés du fait de l'existence*

d'un potentiel citoyen relativement actif, ne sont pas non plus vraiment ouverts ».

Mohamed HIRRECHE BAGHDAD

Camille Lacoste-Dujardin, La vaillance des femmes. Relations entre femmes et hommes berbères de Kabylie, Paris, Editions La Découverte, 2008, 164 p.

La vaillance des femmes est le fruit d'une analyse réalisée par Camille Lacoste-Dujardin à partir de récits de femmes kabyles. Ce qui a amené l'auteure à réaliser une telle étude, est la violence des récits et ce qui l'a intriguée, c'est l'histoire du terrifiant personnage de *Teryel* (l'ogresse) évoqué par les conteuses. *Teryel* est une forme féminine de l'ogre originel dans la culture berbère en Kabylie. Cette force d'expression a provoqué la curiosité de l'auteure qui s'est posée la question : pourquoi les femmes ont-elles envie de faire peur ?

Pour l'auteure, ces récits sont une forme d'enseignement transmise d'une génération à l'autre ; ils permettent de découvrir la relation de la femme kabyle avec l'homme durant la période précoloniale. Les conteuses nous racontent un des aspects de la vie familiale kabyle, celui où les hommes exigeaient des femmes qu'elles aient des garçons dans le but de renforcer la famille... Selon ces contes, le pouvoir d'une famille dépend du nombre de ses garçons. Dans ces mêmes textes, la fécondité représente à la fois la seule source de pouvoir possible et d'enrichissement pour les hommes kabyles. La situation entre l'homme et la femme est inégalitaire. Les femmes qui ne sont nullement dupes de l'inégalité imposée par les hommes refusent de se soumettre à cet état en utilisant leurs propres armes. Dans les histoires qu'elles narrent à leurs enfants, elles détaillent les dysfonctionnements sociaux dont elles sont victimes. Car leur objectif est d'influencer les futurs comportements de leurs enfants. Ainsi, les femmes kabyles usent des personnages de femmes subversives, malfaisantes et violentes. Ces femmes, tel le personnage de *Teryel*, sont la personnification de l'anti-femme, celle qui refuse de s'asservir à la communauté des hommes. *Teryel* vit dans la nature sauvage et se plaît à dévorer de jeunes garçons. C'est une femme indépendante, sans homme. Elle manifeste toujours son refus de la procréation de garçons. Pour transgresser l'exigence masculine, elle n'a qu'une seule fille « *la belle Nouja* ». D'autres rôles de personnages effrayants masculins qui ont été féminisés sont présents dans ces contes. Nous pouvons citer le dragon des fontaines détenteur de l'eau surgissant d'une fontaine sous la forme de l'« *hydre* ». Féminisé, il devient *Talafsa*,

la dispensatrice de l'eau féconde. Cette hydre kabyle exige des villageois, propriétaires de la fontaine, de lui livrer chaque année une vierge, faute de quoi, elle retiendra l'eau dont s'alimente le village. Elle est, tout autant que *Teryel*, la personnification d'une féminité dévorante.

Le répertoire féminin offre une autre forme féminine ; c'est celle d'une femme qui ose défier les hommes, *Tadellala*. Son nom est la féminisation de « *colporteur* ». Elle concurrence les hommes sur leurs propres territoires comme le marché et investit des domaines qui sont interdits aux femmes comme le cortège funèbre... Elle n'est pas un ogre dévorant comme *Teryel* et *Talafsa*, mais une femme audacieuse qui ose défier l'autorité du sultan lui-même en devenant elle-même sultan. Elle est féconde, mais n'enfante que des filles. Elle vit sans mari, libre de toute dépendance masculine.

Toutes ces représentations féminines manifestent à la fois la lucidité et la volonté de résistance des femmes kabyles face à l'adversité des hommes. Par ailleurs, les femmes utilisent d'autres armes. A l'action éducative des enfants, elles ajoutent maintes tentatives de subversion de certaines règles, jusqu'à celle de la parenté, par laquelle les hommes organisent la société sous leur autorité comme par exemple, la règle de la filiation par le lait. En effet, quand la femme donne son lait à un autre enfant, elle établit un contre-pouvoir en imposant la parenté par l'allaitement. C'est aussi le cas dans le mythe de l'enfant endormi quand la société accepte, pour des raisons sociales, de « prolonger » la gestation de l'enfant dans le ventre de la mère.

Les femmes kabyles usent de nombreuses pratiques magico-religieuses redoutées par les hommes. Pour l'anthropologue Nedjma Plantade « *qui dit rapport des femmes aux hommes, dit rapport des femmes à la magie* ». Elles ont une certaine autonomie parce que souvent, elles sont sans époux. La magie devient ainsi une arme contre l'échec de la procréation. La magie est souvent présente dans les activités qu'elles exercent comme la poterie et le tissage. Elles fabriquent des jarres en poterie qui ont la forme de ventres féconds. Ainsi, la poterie évoque le mystère de la gestation : « *la poterie dans le feu est comme l'enfant dans le sein matériel, nul ne sait s'il sortira droit ou tordu* ». En outre, le tissage a aussi un lien avec la magie. La longueur du fil de lisse doit être égale à la taille du mari, noué autant de fois que d'années souhaitées avant la première maternité ou une autre naissance, puis enfermé dans un nouet.

Pour l'auteure, les femmes kabyles ont utilisé des stratégies à travers les contes qu'elles narraient aux enfants, filles et garçons. Elles ont inculqué leurs propres représentations des relations hommes-femmes en faisant preuve d'une grande lucidité en dénonçant le régime du patriarcat.

Sara HEDIA